Anthropologies de l'Égypte I. Introduction

Jean-Noël Ferrié

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/619>

DOI : 10.4000/ema.619

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1995

Pagination : 7-12

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Jean-Noël Ferrié, « Anthropologies de l'Égypte I. Introduction », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 24 | 1995, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/619> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.619>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Anthropologies de l'Égypte I. Introduction

Jean-Noël Ferrié

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le présent numéro d'*Égypte/Monde arabe* a été dirigé par Jean-Noël Ferrié et Saâdia Radi.

- 1 La présente livraison d'*Égypte/Monde arabe* est consacrée à l'anthropologie de l'Égypte ou, plus exactement, à des travaux anthropologiques ayant l'Égypte comme terrain. Nous ne croyons pas, en effet, qu'il existe une anthropologie régionale reconnaissable aux particularités de lieux qu'elle se donnerait pour objet. Comme c'est le cas pour le reste des sciences sociales, l'anthropologie n'a pas pour but de dépeindre des particularismes mais de décrire des « mécanismes » d'abord intéressants en eux-mêmes. Bien souvent, cette description implique la connaissance de micro-pratiques spécifiques, d'histoires particulières et complexes, mais ce qui importe, en définitive, est la trame, même si ce sont les actions des personnages et les rebonds de l'histoire qui retiennent l'attention.
- 2 Pas davantage qu'elle n'est la science du particulier, l'anthropologie n'est la science de l'archaïsme. L'idée que le présent numéro et celui qui va suivre puissent traiter de pratiques magiques étranges, de croyances curieuses et de groupes sociaux marginaux est à bannir. Nous ne voulons pas dire que de tels sujets sont dénués de pertinence, bien au contraire, mais il doit être clairement affirmé qu'ils ne constituent pas les sujets de prédilection de l'anthropologue. Comment regarde-t-on les feuilletons télévisés, dans quel état d'esprit décide-t-on de porter le voile, de quelle manière la rationalité économique intervient-elle dans la vie quotidienne des paysans et comment dépeindre l'évergétisme chez les jeunes entrepreneurs cairotes, sont des questions d'anthropologie tout aussi pertinentes que la recherche de la fréquence du mariage préférentiel avec la fille de l'oncle au sein d'une population rurale. Peut-être même est-

ce vraiment nécessaire, tant l'accent mis sur un certain type de recherches — rituels de possession et pratiques de la parenté — a fini par faire accroire que certaines populations ne se préoccuperaient que du commerce avec les esprits et de la courtise des cousines. Il ne s'agit pas de soutenir, ici, une nouvelle hiérarchie des sujets de recherche, mais seulement de « donner leur chance » — si l'on peut ainsi dire — à d'autres sujets. Il s'agit, en somme, de considérer que tout ce qui existe et intervient dans la vie des gens comme dans la construction de leur expérience quotidienne mérite d'être décrit. En d'autres termes, nous espérons, dans les pages qui suivent, donner au lecteur le goût d'une anthropologie qui ne soit pas forcément axée sur les rituels, la parenté et les croyances.

- 3 Une partie des contributions qui suivent sont traduites de l'anglais ou dues à des auteurs dont l'anglais est la langue d'expression scientifique. Sans doute, pour tenir compte de la place réelle occupée par l'anthropologie anglo-saxonne dans les recherches ayant l'Égypte comme terrain, eût-il fallu augmenter considérablement cette proportion. Aujourd'hui, l'anthropologie des sociétés arabo-musulmanes est en effet une spécialité anglo-américaine, voire même plutôt américaine¹. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le nombre d'articles et d'ouvrages annuellement publiés en français avec ceux publiés en anglais : d'un côté, une production très réduite et peu de spécialistes reconnus ; de l'autre, des dizaines de publications et de nombreux spécialistes de la discipline. Sans doute la façon dont l'étude du monde arabe, en France, a acquis depuis le début du siècle une certaine autonomie par rapport aux appartenances et compétences disciplinaires, est-elle pour beaucoup dans cette différence². Mais le constat doit être fait : la production anthropologique française sur l'Égypte est des plus faibles.
- 4 Le lecteur s'étonnera sans doute de ce que fort peu de textes — un seul à vrai dire, à paraître dans le n° 25 — soient traduits de l'arabe. Cela tient à ce que nous ne prétendons pas faire un bilan de l'anthropologie égyptienne, c'est-à-dire de l'anthropologie produite en Égypte par des Égyptiens formés dans des filières égyptiennes et dont l'essentiel de la production passe par des instances spécialisées, elles-mêmes égyptiennes. Ce bilan ressortirait de la sociologie des sciences appliquée à l'Égypte ou de la volonté plus modeste, mais difficile à justifier, de dresser un état des lieux. En effet, l'intérêt d'un tel état des lieux — et il convient d'y insister — ne va pas de soi. Qu'en faire, à quoi et à qui servirait-il ? À ceux qui tiennent à connaître l'état des travaux sur l'Égypte ou à ceux qui tiennent à connaître ce que font les anthropologues égyptiens ? Il est clair que, dans ce dernier cas, ceux-ci cessent d'être plus ou moins consciemment conçus comme des producteurs pour devenir des objets d'étude ou, dans le meilleurs des cas, d'involontaires informateurs.
- 5 Sans entrer dans un débat éthique — est-il normal de transformer insidieusement des collègues en « objets » ? —, il est évident qu'une telle entreprise aurait posé de nombreux problèmes. : aurait-il fallu choisir les textes en fonction de leur qualité scientifique ou en fonction de ce qu'ils eussent montré des représentations en cours chez les anthropologues égyptiens ? Aurait-il fallu tenter de ménager la chèvre et le chou et choisir des textes présentant à la fois des qualités scientifiques et des tours de pensée spécifiques ? Mais nous eussions alors perdu une part du souci scientifique tout en éliminant néanmoins, par référence à celui-ci, des textes parfaitement illustratifs des perceptions locales du travail anthropologique. Et, au total, qu'eussions-nous donné à voir, sinon une communauté scientifique fictive seulement issue de choix

contradictoires ? Il nous a donc semblé préférable de choisir les contributeurs en fonction des contributions et de sélectionner ces dernières en fonction d'une certaine conception de la discipline elle-même.

- 6 Au demeurant, il eût sans doute été difficile de traiter de l'anthropologie égyptienne. Peu de noms viennent à l'esprit³ quand on considère celle-ci du point de vue de la communauté internationale, à l'exception de celui d'Ahmed Abou Zeid, qui participa à la refondation d'une anthropologie méditerranéenne au début des années soixante⁴. Pourquoi une discipline se développe-t-elle, pourquoi une tradition académique se crée-t-elle ? Nombreuses en sont les raisons. Toutefois, certaines explications — toujours avancées, inlassablement répétées — destinées à expliquer la faible place de l'anthropologie égyptienne dans l'univers académique égyptien et le peu de place qu'elle occupe sur le plan international ne sauraient être considérées comme pertinentes. Ni la colonisation (et le rejet de la discipline comme lui étant liée), ni les problèmes de développement ne peuvent rendre compte de cette situation. Le remarquable développement de l'anthropologie indienne le démontre amplement⁵. Sans doute faudrait-il plutôt chercher l'explication dans des mécanismes internes au monde académique égyptien. Mais ceci — nous l'avons suffisamment dit — n'est pas notre propos. Ne l'est pas davantage la question de l'anthropologie de l'islam ou de l'islamisation de l'anthropologie. Beaucoup d'écrits ont été produits sur l'anthropologie de l'islam⁶, et l'attitude la plus judicieuse serait certainement de mettre un terme à ce ressassement. L'islam comme objet théologique n'est pas un objet d'étude pour les sciences sociales qui ne se préoccupent — conformément à leur destination — que des symboles en action, c'est-à-dire des symboles insérés dans le cours des échanges sociaux et du seul point de vue de l'étude des échanges (et non des symboles). C'est ce que démontre Geertz quand il établit que l'islam marocain est d'abord — voire uniquement — un fait culturel marocain et que l'islam indonésien est d'abord — voire uniquement — un fait culturel indonésien⁷. En ce qui concerne l'islamisation de l'anthropologie (ou son arabisation), il est clair qu'il ne s'agit pas d'un « débat fondamental » comme cela est parfois affirmé, Islamiser l'anthropologie comme islamiser l'économie, cela revient paradoxalement à reconnaître la primauté de l'anthropologie comme cadre de référence scientifique et vouloir simplement ajouter quelques considérations normatives référées à l'islam. Mais, en tout état de cause, l'islamisation de l'anthropologie relève d'un phénomène qui n'a rien à voir avec l'anthropologie : la logomachie.
- 7 Si nous n'avons évoqué ni l'anthropologie égyptienne ni les débats répétitifs et lassants sur l'islamisation (ou l'arabisation) des sciences sociales, nous ne nous sommes pas interdit pour autant quelques incursions dans le passé, afin de rendre compte de ce qui pouvait avoir été écrit sur l'Égypte. Le passé des disciplines est, en effet, relativement structurant dans la façon dont celles-ci posent, par la suite, les problèmes. L'invasion française en Égypte et son supplément d'âme scientifique, les recherches d'anthropologie physique sur l'origine des Égyptiens, la description des mœurs et coutumes de l'Égypte citadine par Lane — en d'autres termes, la prétention exorbitante à être des modernes s'adressant à des non-modernes, des types purs s'adressant à des hybrides enfermés dans leur histoire naturelle, de véritables connaisseurs de la culture musulmane ayant affaire à des musulmans malheureusement acculturés —, ces trois moments de la constitution d'une conception anthropologique de l'Égypte se devaient d'être évoqués. Devaient être évoqués aussi les débats sur la « culture de l'autorité » en Égypte, généralement traités par référence au « despotisme oriental », ou les incessants

débats sur la représentativité du terrain de l'anthropologue et la relation ville-campagne. La question de savoir ce qu'est un village égyptien à l'époque de la globalisation doit précisément être traitée sans référence à l'opposition modernité/tradition, à l'image figée du paysan et à l'acculturation des campagnes et de toute la société. Nous espérons que les articles rassemblés dans cette livraison et dans celle qui suivra favoriseront cette liberté-là — mais aussi qu'ils donneront le goût d'un lieu sans insister inutilement sur son génie.

- 8 Avant de conclure cette courte introduction plus indicative qu'exhaustive, nous souhaitons remercier, pour leur aide et leurs utiles suggestions, Baudoin Dupret et François Ireton.

NOTES

1. Ceci est, par exemple, évident pour le Maroc qui occupe une place toute particulière dans l'anthropologie américaine (on sait qu'il s'agit de l'un des deux terrains de Clifford Geertz). Cf. Ferrié J.-N., « L'anthropologie du Maroc : situation actuelle et perspectives », *Annuaire de l'Afrique du Nord* 1991, CNRS, Paris, 1993.
2. Fanny Colonna fait sensiblement le même constat à propos des rapports entre l'étude de l'islam et la sociologie religieuse (Cf. Colonna F., « Islam in the French Sociology of Religion », *Economy and Society*, vol. 24, n°2, mai 1995).
3. Nous ne comptons comme « anthropologues égyptiens » que les anthropologues insérés dans le système académique égyptien. De ce point de vue, un anthropologue de nationalité ou d'origine égyptienne inséré dans le système académique américain est un anthropologue américain (Arjun Appadurai est à cet égard un anthropologue américain, non un anthropologue indien). Si l'on peut ainsi dire, la « nationalité légale » ne détermine pas la « nationalité scientifique ».
4. Abou Zeid A. M., « Honour and Shame among the Bedouins of Egypt », *Honour and Shame. The Values of the Mediterranean Society* (J. Peristiany ed.), Weidenfeld and Nicolson, Londres, 1965. Sur la fondation anglo-saxonne de l'anthropologie méditerranéenne, cf. Davis J., *People of the Mediterranean. An Essay in Comparative Social Anthropology*, Routledge and Kegan Paul, Londres, 1977. Sur la première fondation d'une anthropologie méditerranéenne, cf. Ferrié J.-N., « La naissance de l'aire culturelle méditerranéenne dans l'anthropologie physique de l'Afrique du Nord », *Cahiers d'Études Africaines* n° 129, et Boëtsch G. et Ferrié J.-N., « La passion du passé dans l'anthropologie de l'aire méditerranéenne », *Méditerranée* n°1, 1993.
5. Galey J.-C. et Saraswati B. N., « L'anthropologie indienne », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (P. Bonté et M. Izard, éd.), PUF, Paris, 1991.
6. El-Zein A. H., « Beyond Ideology and Theology: The Search for the Anthropology of Islam », *Annual Review of Anthropology*, vol. VI, 1977 et Asad T., *The Idea of an Anthropology of Islam*, Center for Contemporary Arab Studies (Occasional Papers Series), Georgetown, 1986.
7. Geertz C., *Islam Observed, Religious Development in Morocco and Indonesia*, University of Chicago Press, Chicago, 1968.

INDEX

Mots-clés : anthropologie

AUTEUR

JEAN-NOËL FERRIÉ

Cedej